et qui ne l'accepte avec plaisir. Le fils de celui-ci fut pour nous un otage de la fidélité de ses parens ; nous marchâmes plus d'une lieue dans la neige, dans l'eau, ou dans les glaces, notre fatigue était extrême, mais l'espérance du fruit qui devait nous en revenir nous soutenait, et nous donnait du courage, il ne nous fut pourtant pas possible de tirer toujours ce traineau, nous succombâmes, et le Sauvage touché de notre épuisement, prit le canot sur ses épaules, le porta jusqu'à la mer, et y fit d'abord entrer sa femme et son fils : il fut alors question de sçavoir qui de nous embarquerait ; le canot ne pouvait contenir que quatre personnes, et par conséquent il n'y avait qu'un de nous trois qui put en profiter. Je m'offris d'abord à rester, et je dis à Mrs. Furst et Leger de convenir ensemble le quel des deux partirait ; chacun voulait avoir la préférence sur l'autre, et craignait d'échapper cette occasion d'éviter une fin malheureuse ; pendant qu'ils disputaient, le Sauvage me fit signe d'avancer, et après m'avoir dit qu'il imaginait bien l'espèce de dispute qui s'était levée entre mes deux camarades, il me déclara qu'il ne voulait recevoir que moi dans son canot, et sans me donner le tems de répondre il m'y entraina avec lui et gagna le large.

Mrs. Furst et Leger se crurent alors perdus ; leurs cris exprimaient leur désespoir : je n'y pus résister, et je priai le Sauvage de rapprocher terre, afin que je pusse dire un mot de consolation à mes camarades. Lorsque je fus à portée d'en pouvoir être entendu, je me justifiai auprès d'eux en leur rapportant le discours du Sauvage, je leur conseillai de suivre la mer, et leur promis fois de Prêtre qu'aussitôt que je serais arrivé à la cabanne des Sauvages j'irais au devans d'eux avec un canot. Ils me connoissaient incapable de me rendre parjure, les assurances que je leur donnai les consolèrent, et ils nous virent reprendre le large sans inquiétude.

Ce jour là nous descendîmes à terre ; le Sauvage prit son canot sur ses épaules, le porta près du bois et le mit sur la neige : comme j'étais fatigué d'avoir été si longtems à genoux dans le canot, je me reposai sur une pierre au bord de la mer, ensuite croyant que le Sauvage allumait du feu pour coucher en cet endroit je pris mon fusil, deux avirons, et deux gros morceaux de viande que j'avais embarqués pour épargner à Mrs. Furst et Léger la peine de les porter, et je montai sur des bordages de glaces qui avaient pour le moins six pieds de hauteur ; je n'y fus pas plutôt que je vis que mon Sauvage et sa femme avaient mis leurs raquettes qui sont des espèces de patins dont les habitans du Canada se servent pour aller plus vite sur la neige ; le Mari tenait son fils sur ses épaules, et tous les deux courraient de toute leur force ; les cris que je poussai pour les arrêter, ne firent que redoubler la vitesse de leur course ; aussitôt je jettai mes avirons, je descendis les bordages, et avec ma viande et mon fusil je suivis leur piste assez de tems.

En montant sur les glaces je m'étais fait à la jambe droite une playe très considérable qui se renouvellait dans ma course toute les fois que j'enfonçais dans la neige, c'est-a-dire à chaque instant ; je ne pouvais plus respirer, et je fus plusieurs fois contraint de reprendre haleine et de me reposer sur le bord de mon fusil ; j'étais dans cette posture lorsque j'entendis la voix de Mr. Leger ; cette rencontre nous causa à tous deux un plaisir extrême ; je lui dis ce qui s'était passé, et lui de son côté m'apprit que Mr. Furst accablé de fatigue n'avait pu le suivre, et qu'il était resté étendu sur la neige dans un endroit assez éloigné de celui où nous nous trouvions alors.

Dans toute autre occasion j'aurais volé à son secours, mais il était de la dernière importance de joindre notre fuyard ; Mr. Léger sentit comme moi combien nous risquions à tarder plus long tems de marcher sur ses traces.

Dans l'instant, nous courûmes vers l'endroit où je savais qu'il s'était enfui. Mais comme il avait quitté la neige pour prendre le bord de la mer qui était basse et bordée de sable, nous fûmes arrêtés quelque tems : nous ne laissames pourtant pas de continuer notre chemin, et après un quart d'heure de marche, nous retrouvames la piste du sauvage qui avait quitté ses raquettes, ne croyant pas sans doute que j'eusse pû le suivre jusques là, cette circonstance nous fit croire qu'il n'y avait pas loin jusqu'a sa cabane. Lorsque nous fûmes auprès du bois, nous entendimes un coup de fusil. Nous ne jugeames pas à propos d'y répondre, de peur que celui qui l'avait tiré ne fut le sauvage que nous poursuivions, et ne remit ses raquettes